

CHANSONS

Daniel Lavoie en duo avec Johnny Hallyday aux Francofolies

SUITE DE LA PAGE D 1

Bruel, Michel Fugain, Axel Bauer, Paul Personne, La Strada, Pigalle, parmi ces grosses, moyennes et petites pointures invitées cette année, nos artistes d'ici sont présents là-bas, investissant la «maison-mère» des Francofolies de Montréal — on se rappellera que les «filiales» de celles de La Rochelle se déroulaient ici, pour la première fois, en décembre dernier.

À compter d'aujourd'hui et ce jusqu'à jeudi prochain, Carole Laure, Claude De Chevigny, les Parfaits Salauds, Vilain Pingouin, ainsi que le groupe Joséphine (qui donne dans le cajun) se produisent donc dans cette superbe ville des Charentes Maritimes.

Ce n'est pas peu dire, si l'on considère que Les Francofolies peuvent se targuer d'être le plus gros happening de chanson exclusivement francophone à être mis en place par nos petits cousins, l'un des deux plus gros festivals de musique pop de toute la France — l'autre étant le Printemps de Bourges. À La Rochelle, on recense une moyenne de 40 000 entrées payantes et de 120 000 présences. A côté des nôtres, un tel événement paraît bizarrement petit; le Festival d'été de Québec et celui du jazz à Montréal dépassent chacun le million de spectateurs! Mais, question chanson, la rencontre de La Rochelle demeure un des plus importants points de convergence de toute la francophonie.

Yves Simon**Le «voyage magnifique» d'un drôle de pistolet**

BRUNO DOSTIE

QUÉBEC

■ Yves Simon, qui préside cette année le jury du Prix de la chanson francophone du Festival d'été international de Québec, est un drôle de pistolet.

Moitié romancier, moitié auteur-compositeur-interprète, on le voit plus souvent chez Pivot que chez Drucker. Et dans les boutiques de la rue Saint-Jean, on trouve plus facilement ses livres que ses disques. Grasset fait peut-être mieux son boulot que PolyGram! Quoi qu'il en soit, Yves Simon n'est pourtant pas de ceux qui croient à la primauté des mots sur la musique.

Mais le romancier de 44 ans n'a pas grand-chose à voir de toute façon avec le plenum des cercles littéraires parisiens. Ses premiers disques, en 1973 et 1974, ont marqué un virage dans une chanson française ringarde. Il était l'un des premiers à réaliser un vidéoclip en 35mm avec *Amazonia* en 1983. Il en a fait une dizaine d'autres depuis. Sur *Liaisons*, son dernier disque paru en 1988, il fait deux chansons avec Jean-Jacques Goldman. Un ami. Un ami qui semble-t-il se souvient du bon accueil qu'il a reçu au festival, et lui en a fait part...

Mais le Québec, Yves Simon connaît. Il se souvient de Chicoutimi où l'a conduit la promotion de ses disques. Et de l'avoir «parcouru en bagnole», de Rimouski au poste frontière de Lacolle, en rentrant à New York après un séjour à l'île-du-Prince-Édouard.

Il est d'ailleurs un globe-trotteur impénitent, qui a parcouru les États-Unis, le Mexique et le Japon. «Dans un milieu littéraire français qui reste proustien, et où, dit-il non sans ironie, les écrivains travaillent dans leur chambre comme s'ils étaient malades», il fait donc un peu figure d'outsider.

En cela, il s'identifie plus facilement au mode de vie des musiciens. Qu'il écoute dans ses fonctions de juge à Québec, non sans penser à repérer ceux qu'il pourrait inviter à collaborer à son prochain disque. Qui sera son douzième, en comptant la bande du film *Diabolo Menthé* qu'il a faite en 1977.

Un édito poétique

Pour l'auteur de *J'ai rêvé New York*, qui reste l'une de ses compositions les plus connues ici, «une chanson est une sorte d'édito poétique, qui exprime le réel

«C'est la septième année qu'on fait les Francofolies, précise Maryse Andrians. Au départ, l'équipe a dû s'imposer mais maintenant, on n'a plus à prouver qu'on existe, d'autant plus que nous nous démarquons par notre contenu exclusivement francophone. La renommée du Festival est maintenant la même que Bourges. La Rochelle est une très belle ville, une ville estivale située au bord de la mer, ce qui est en soi un avantage sur le Printemps de Bourges».

«Nous fonctionnons toujours de façon à créer un événement autour de chaque artiste invitée, de reprendre Andrians. Par exemple, on compte faire une fête à Johnny Hallyday, qui sera truffée de surprises — je peux quand même annoncer que Daniel Lavoie chantera en duo avec Johnny, Liane Foley, de son côté, invitera Robert Charlebois à chanter avec elle, sans compter Maurane, Marc Jolivet et Nilda Fernandez».

Ajoutons que les Francofolies sont toujours construites autour d'un personnage: le fondateur du festival! Omniprésent, ce Foulquier.

«Jean-Louis, c'est l'axe du festival, confirmera Maryse Andrians. Il a su créer des liens privilégiés avec l'ensemble des artistes invités, il est souvent à l'origine de leur promotion. Il est très aimé par les artistes. C'est la même chose pour son personnel, c'est une histoire de passion; il n'embauche que des gens passionnés par leur affaire».

«Jean-Louis Foulquier, note le chanteur Jim Corcoran, n'est pas typique de l'establishment français». C'est que le



Daniel Lavoie

célèbre animateur n'avait pas pensé aux modes lorsqu'il a créé les Francofolies; le concept même de chanson francophone n'était, il y a sept ans, pas vraiment pris au sérieux... En 1991, l'urgence d'affirmer les cultures nationales étant de retour à l'ordre du jour, la chanson française redevenait urgente et, par voie de conséquence, in.

Et les Québécois aux Francofolies? Denrées exotiques pour les petits cousins? «Plus vraiment», dixit Jim Corcoran.

Il fut un temps où c'était ainsi. Mais maintenant, on nous embauche d'abord pour la qualité de notre travail. Nous sommes pas traités comme des à-côtés du festival».

Mais le chanteur nuancera: «L'accueil est proportionnel à ta popularité, c'est assez hiérarchisé là-bas. Bien sûr, les vedettes qui ont une certaine notoriété, Carole Laure par exemple, bénéficient de très bonnes salles. Et la scène qu'on m'offre correspond à la popularité que je n'ai pas», glisse-t-il avant d'éclater de rire...

Corcoran a tout de même raison en soulignant que, d'entrée de jeu, Carole Laure se distingue de ses compatriotes, ne serait-ce que pour la popularité. Parmi tous les artistes québécois invités cette année à La Rochelle, c'est vraiment elle qui marche le plus en France. Il n'est alors point surprenant qu'elle y occupe une place importante.

«J'ai tout de même l'impression qu'un Français est mieux reçu au Québec qu'un artiste québécois là-bas, ajouter Corcoran. Je ne crois pas que Laurence Jalbert aurait le même accueil que Liane Foley au Québec — qui était ici une pure incongruité, il y a peine quelques semaines. Mais voilà, c'est correct; c'est simplement une différence culturelle. Je fais une constatation, pas une critique. Personnellement, ça ne me dérange pas, je n'ai jamais aimé me faire prendre par la main».

«Un gars est venu à notre loge après le spectacle des Francofolies de Montréal, se rappelle Rémy Caset, chanteur du

groupe rock Les Parfaits Salauds. Il nous a alors dit qu'il s'appelait Jean-Louis Foulquier et que nous étions invités à La Rochelle. Je lui ai alors suggéré de se prendre une bière... A vrai dire, je ne l'avais pas trop pris au sérieux».

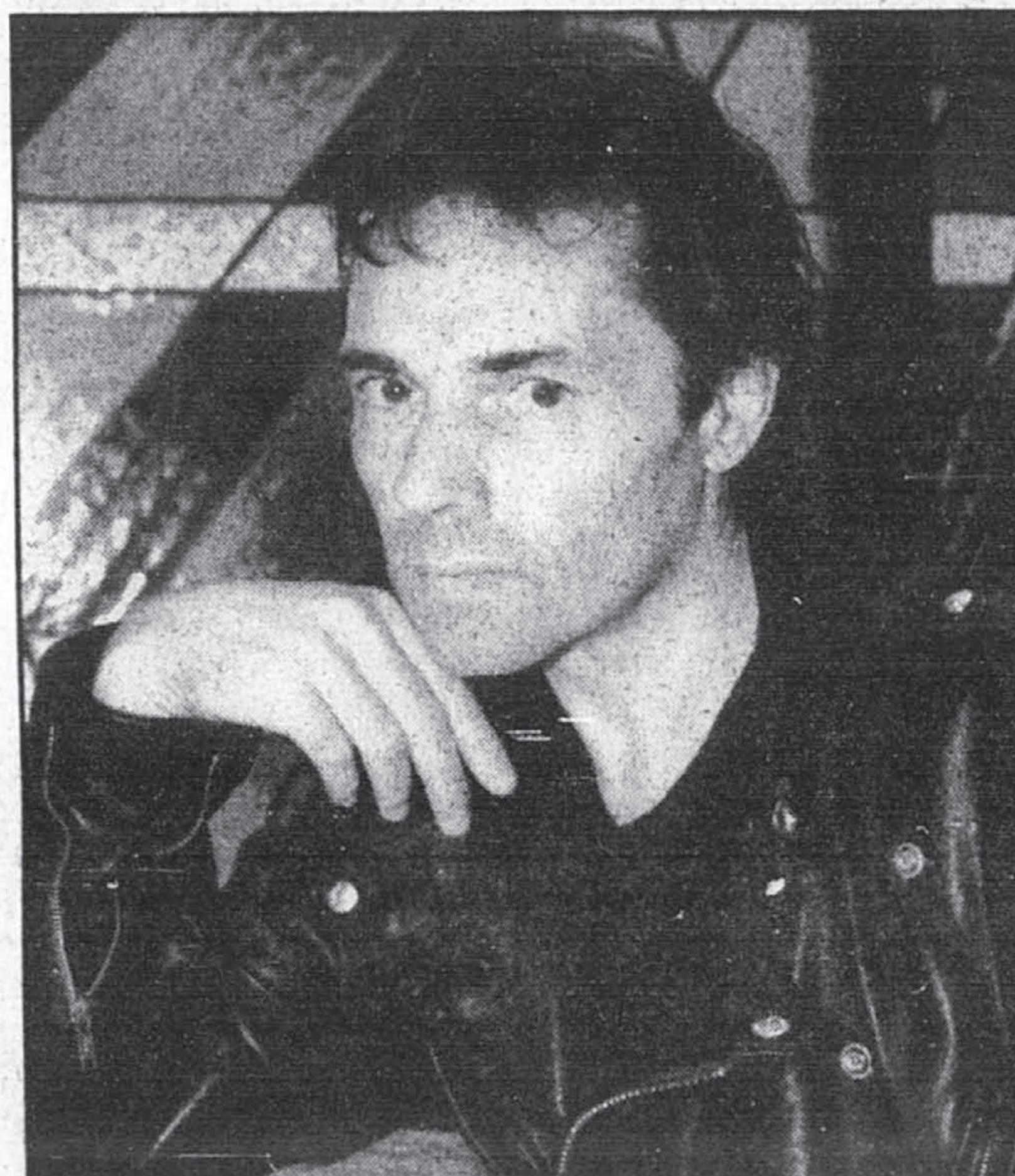
Mais lorsque Foulquier a fait suite à cette proposition de fin de soirée, les Salauds l'ont pris au sérieux.

«C'est un peu comme notre premier contact, enchaîne Rémy Caset, joint à un hôtel de Paris, quelques jours avant qu'il ne débarque à La Rochelle. «On voit aussi ça comme des vacances. On ne sait pas vraiment à quoi s'attendre. Ici, la business est énorme et réussir en France, c'est comme gagner à la loterie. De toute façon, on est là pour rencontrer des gens, on espère éventuellement se faire distribuer par un major».

Par coup de cœur

«On ne fonctionne que par coup de cœur, souligne Maryse Andrians, expliquant le processus de sélection des Francofolies. Si on aime un artiste, on se dit et on l'embauche. Lorsqu'on était à Montréal, on est entré dans une boîte par hasard, on a vu le groupe Joséphine, on a beaucoup aimé et puis voilà ils sont ici cette semaine. Le plus part des groupes québécois ont, par contre, été repêchés aux Francofolies de Montréal. Si on avait un coup de cœur, c'était gagné. Mais on ne prétend pas donner une impression complète et exacte de la musique québécoise».

La suite cette semaine.



Yves Simon, président du jury du Prix de la chanson francophone du Festival d'été de Québec.

PHOTO La Presse

comme le journalisme, mais avec l'indécible en plus.

«C'est une alchimie entre la mélodie, la sonorité, le rythme et la voix, dit-il encore. C'est cette alchimie qui fait que la chanson traverse le temps et l'espace. Qui fait qu'on est ému, même si on ne comprend pas les mots. Qui lui permet de faire son chemin toute seule une fois qu'elle est sur la bande magnétique. On aime ou on n'aime pas. Ça ne se décortique pas comme un film. On ne peut pas dire, le scénario est bon mais c'est mal joué.»

Yves Simon, qui est devenu un amoureux du Japon où il retourne régulièrement, a d'ailleurs pu le vérifier lui-même en chantant là-bas: «Les paroles, les blagues que tu fais entre les chansons, ne peuvent pas te rattraper. Il n'y a que la musique qui passe.»

Mais il le découvrira déjà adolescent, en écoutant les Beatles et les Stones dont il ne comprendrait pas plus la langue que les Japonais ne comprennent la sienne aujourd'hui.

À cette époque en France, un fossé sépare encore les deux cultures. Il y a ceux qu'on écoute le jour, et assis, comme Brassens qui lui fait apprécier sa mère. Et ceux qu'on écoute le soir, et debout, sur lesquels on peut danser même

s'ils font des textes intéressants, comme Dylan.

Simon qui a alors 15 ou 16 ans, interprète les Beatles, les Stones et les Doors, avec son premier groupe rock. Même si le hasard voudra qu'il publie ses deux premiers romans avant *Au pays des merveilles de Juliet*, son premier disque qui ne paraît qu'en 1973, sa passion pour la musique est plus ancienne que son goût pour l'écriture. C'est très lié à sa jeunesse. Et ça n'est qu'en 1978 qu'il aura assez pris goût à la littérature pour abandonner la scène. Ne restant fidèle, à côté de l'aventure solitaire du roman, qu'à l'aventure collective du disque.

La dérive des sentiments

Dans cet esprit, s'associer à un prix qui s'intéresse à la chanson «live» de préférence au disque, est une autre des raisons qui l'ont fait accepter l'invitation du festival de Québec. Puisque selon lui, c'est à l'œuvre sur scène, avec leur manière de se présenter, qu'on apprécie vraiment ses interprètes.

Mais le «timing» ne pouvait pas être pire. Il terminait son prochain roman, *La Dérive des sentiments*, à paraître chez Grasset en septembre. Et ça n'est qu'après un temps de réflexion, une fois cer-

tain de le terminer à temps, qu'il a dit oui.

S'il court les spectacles de la Place d'Youville au Pigeonnier en passant par le bar d'Auteuil, comme les autres membres du jury, s'il consacre encore des heures à visionner sur vidéo ceux que les conflits d'horaire l'ont empêché de voir, et d'autres heures encore à discuter du mérite de chacun avec ses collègues, dès qu'il le peut, le lauréat du Prix des libraires 88 pour son sixième roman *Le Voyageur magnifique*, se réfugie dans la solitude de sa chambre d'hôtel de la Grande-Allée, ôte le blouson de cuir et les bottes qui le feraient passer pour un fan de Marjo dans la rue, et corrige les épreuves de son bouquin.

Ses protagonistes ont 25 ans. Ils sont de ce qu'Yves Simon appelle la «génération latex», qui vit dans une bulle, une espèce de condom, et ne voit du réel que ce qui lui montre le petit écran. Une génération aseptisée, aussi loin de tout que Robinson Crusoe sur son île. Ils n'ont plus de repères. On ne leur a pas parlé des camps nazis et d'Hiroshima. Ils tombent des nues quand la télé repasse *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais (sur le génocide des Juifs). Quant aux malheurs du jour, comme la guerre du Golfe, ils sont banalisés. La télé n'en montre que les belles images.»

Ses plus récentes chansons — celles de *Liaisons* paru en 1988 — parlaient de thèmes actuels. Si le mur de Berlin est tombé, ses *Enfants du siècle* abordait déjà en «deux minutes», cette *dérive des sentiments* qui reste d'actualité, et «dont il est plus facile de parler dans un roman».

Le français comme espéranto

Une autre — *Nés en France* — nous plongeait à sa manière en plein cœur des deux questions de l'heure: celle de l'immigration, qui secoue la France, et celle de la Francophonie, qui exalte les responsables du Festival d'été de Québec.

«En proportion, indique Yves Simon, il n'y a pas plus d'immigrants en France aujourd'hui qu'en 1930.» Il ne sont peut-être que plus visibles. Si la montée de LePen, les récentes déclarations de Chirac l'inquiètent, il espère que la tradition démocratique prévaudra.

Pour lui, le noeud de l'affaire est dans la scolarisation. «Ils sont 40, 50 par classes, ils ont de la difficulté à suivre, parlent mal le français, et leur milieu familial moins instruit ne compense pas.

Avec pour résultat qu'ils perdent pied, redoublent, et que leur destin est scellé en deux ou trois ans. L'échec scolaire détermine l'échec social. À 16 ans, ils n'ont

plus rien à perdre, plus d'espoir. Même le sport et la chanson ne représentent plus l'alternative qu'ils constituaient autrefois pour certains d'entre eux.»

L'avenir du français, et de la Francophonie, paraissent plus rose.

L'Afrique ne réussit-elle pas mieux à imposer sa culture que le Japon, qui domine pourtant l'économie mondiale et impose sa technologie? C'est d'Afrique qu'est venue selon lui la «surprise de la Francophonie». «C'est un gouffre qu'on découvre à peine. Un mélange étonnant et détonnant. Qui enrichit la tradition parlée et mélodique française par un forte tradition rythmique.»

Il faut accueillir leurs langues, dit Yves Simon. Comme celles de Gipsy King. Comme celle de ces Corsos, dont la langue ressemble plus à l'italien qu'au français, et dont un des représentants connaît présentement un succès dans

l'Hexagone. Nous parlons encore de la sous-culture marseillaise, où se développe dans son idiome propre, un rap très vigoureux. Du basque, qui ne ressemble à rien de latin.

Mais qu'est-ce que le français?

Yves Simon risque une anecdote qui relance la question. A *Bouillon de culture*, Pivot avait récemment pour invités, le nouveau ministre de l'Intégration, qui vient du Togo et disait d'avoir appris le français qu'à l'âge de sept ans, et un vieux Français du Périgord, élevé en patois, pour qui le français était aussi une «langue seconde».

Pauvres Québécois que nous sommes, qui pensons que le «français international» avait été inventé pour nous faire honte! Ne serait-il pas plutôt l'«espéranto» des sous-groupes francophones, qu'ils parlent provençal, créole, mandingue ou joual?...

MARIE CARPENTIER
collaboration spéciale

■ Un premier jalon musical Rock est posé entre le Québec et la Belgique. Le concours québécois Cégeps Rock et son homologue belge Verdur'Rock ont récemment permis à deux formations de la relève francophone de se produire à l'étranger.

Éruption, groupe «Hard Rock» du cégep d'Alma et grand gagnant du concours Cégeps Rock 1991 s'est rendu en Belgique du 26 juillet au 8 juillet. La formation québécoise a notamment pris possession de la scène extérieure du Théâtre de verdure de la Citadelle de Namur, capitale de la Wallonie, le soir du 30 juillet. Les quatre musiciens originaires du Lac-Saint-Jean ont réchauffé la foule de quelque 1000 spectateurs rassemblés dans l'amphithéâtre naturel pour enten-

dre les grands noms du Rock belge, dont le populaire chanteur Arno, désormais connu sous le pseudonyme de Charles et les lulus. La performance d'Éruption a servi de prélude au spectacle de clôture du septième concours Verdur'Rock, à titre d'invité spécial.

Cégeps Rock, comme Verdur'Rock, veut servir de tremplin aux groupes amateurs qui chantent avant tout en français. C'est en ce sens que la dynamique de l'échange s'est établie entre les deux pays, en collaboration avec l'Agence Québec-Wallonne-Bрюxelles pour la jeunesse. Cégeps Rock permet à 16 formations issues des cégeps de la province de se produire en spectacle, depuis quatre ans. Les groupes finalistes ont récolté divers prix, chaque année. C'est toutefois la première fois qu'un lauréat s'envole vers la Belgique. Verdur'Rock œuvre dans le même sens, sans toutefois s'adresser à un créneau étudiant ou déterminer un âge limite.

En plus du concert donné au Théâtre de verdure, Éruption a présenté deux spectacles en Belgique. Un premier au centre culturel de Rossignol, village de la région des Ardennes; un autre à La clef de verre, petit café de la banlieue bruxelloise.

Deux formations belges sont déjà venues affronter le public de Cégeps Rock. Les groupes Vincent Van Gogh et Savailler sont respectivement montés sur la scène du Club Soda, le soir des grandes finales de mars 1990 et 1991. Les frères Brozeur, gagnants d'une tournée au Québec dans le cadre de Verdur'Rock 1991, seront de passage à leur tour, en mars 1992. Il s'agit d'une formation dite «Rock-musette» qui se définit avec humour comme «le Plus Grand Orchestre de Bal Populaire de Belgique du Monde». Les six membres du groupe dont un accordéoniste remarquable, disent de plus croire à cette affirmation «dur comme le Rock».

Les Québécois ont profité de leur périple de l'autre côté de l'Atlantique pour aller visiter leurs cousins français. L'organisme Musique jeune a invité Éruption à donner trois concerts dans la région de Val de Marne, en banlieue de Paris. Les membres du jeune groupe québécois se sont toutefois dits davantage satisfaits de leur expérience en Belgique.

Le Québec et la Belgique vivent des conflits linguistiques similaires, fait qui rapproche un peu ces deux communautés francophones. Si le wallon a une consonance fort différente du joyal, si le Rock d'Éruption se distingue de celui de Savailler ou des Frères Brozeur, on semble malgré tout parler le même language, se comprendre. Éruption recherche avant tout des opportunités pour se faire entend